

Naomi Clément

Préface d'Agathe Rousselle

Tatoueuses

Ces femmes qui font bouger les lignes du tattoo en France



LEDUC ↗

Dodie ✦ Laura Satana ✦ Léa Nahon ✦ Alexia Yumcha ✦ Léa Le Faucon
✦ Eva Edelstein ✦ L'Andro Gynette ✦ Blum ✦ Poly ✦ Emy Wald

Art ancestral, le tatouage est parfois encore stigmatisé dans notre société et le milieu souffre d'un climat souvent sexiste. Pourtant, nombreuses sont les femmes qui le font changer dans le meilleur sens, par une approche humaine et réfléchie de leur métier.

Guidée par une volonté d'ouverture et d'engagement, Naomi Clément a rencontré dix personnalités du monde du tatouage qui participent activement à cette métamorphose.

Transmission, féminisation du métier, rapport au corps, développement d'un style... ces professionnelles abordent des thématiques clés pour comprendre les évolutions de ce que beaucoup considèrent comme le « dixième art ».

Porté par ces portraits intimes et la préface d'Agathe Rousselle, mis en lumière par les photographies d'Hélène Tchen, *Tatoueuses* est le premier livre à mettre en avant la parole des tatoueuses en France.

Naomi Clément est journaliste indépendante. Spécialisée en musique et passionnée par le tatouage, elle collabore avec de nombreux médias (*Les Inrocks, Vogue, Nylon, Rinse France*). Depuis 2019, elle est à la tête de sa propre plateforme, *DNA*.

Révélee dans le film *Titane* (de Julia Ducournau, Palme d'or 2021), **Agathe Rousselle** est comédienne et artiste. Elle compte à son actif plusieurs projets liés au monde de l'art, du journalisme et du féminisme. Grande amatrice de tatouages, elle nous fait part de son amour pour cet art et de son rapport au corps.

24,95 EUROS
Prix TTC France

Rayon : Art
Photographie de couverture :
Hélène Tchen
ISBN : 979-10-285-2594-1



editionsleduc.com
LEDUC ↗



Naomi Clément

Préface d'Agathe Rousselle

Tatoueuses

Ces femmes qui font bouger les lignes du tattoo en France

Naomi Clément

Préface d'Agathe Rousselle

Tatoueuses

Ces femmes qui font bouger les lignes du tattoo en France

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.
Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40% en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Conseil éditorial : Camille Ancel

Préparation de copie et relecture : Clémentine Sanchez

Création graphique et mise en page : Studio Blick

Design de couverture : Studio Blick

Photographies de couverture : Hélène Tchen, mains de Blum (entretien p. 111)

Photographies des tatoueuses : Hélène Tchen ; sauf pour la tatoueuse Blum :

©Nicolas Mantello.

© 2022, Leduc Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-2594-1

Préface d'Agathe Rousselle.....	7
Le mot de l'autrice.....	11
Dodie	15
Laura Satana	31
Léa Nahon	43
Alexia Yumcha	57
Léa Le Faucon.....	71
Eva Edelstein.....	85
L'Andro Gynette	99
Blum	113
Poly	127
Emy Wald	141
Le mot de la fin	152
Lexique	154
Bibliographie	156
Remerciements	159



Préface d'Agathe Rousselle



Les femmes sont plus fortes ensemble.
Pas question ici de (ré)expliquer pourquoi et contre quoi, vous savez déjà tout. L'entraide est vitale, pour nos vies professionnelles, psychiques, artistiques, parfois pour nos vies, tout court. S'il s'agit de s'affranchir du regard dominant, apprendre à faire confiance à celui de nos pairs est primordial, et valable partout, tout le temps.

Quand on m'a proposé d'écrire la préface de ce livre, j'ai d'abord voulu refuser : je suis tatouée au point où je ne compte plus les gribouillis qui me décorent et auxquels je ne fais plus attention ; mais je n'ai été tatouée que par deux femmes, je ne connais pas personnellement de tatoueuse, et les derniers tatouages que je me suis infligés ont été réalisés par mes bien faibles soins.

Et puis je n'ai pas un rapport tellement sacré au tatouage. Si les premiers ont été religieusement – et proprement – exécutés dans des salons, chez des artistes dont c'est le travail et la passion, c'est le côté *home made* qui a suscité chez moi l'envie d'en faire d'autres... beaucoup d'autres.

Mes tatouages correspondent ainsi à des moments, souvent nocturnes et joyeux, parfois plus sombres, partagés ou gardés secrets.

Cela fait maintenant trois ou quatre ans que je ne me suis pas tatouée, je n'en ai plus tellement envie, et mon métier n'en raffole pas vraiment, des tatouages. Il y en a même un ou deux que j'enlèverais bien, parce que je les trouve vraiment trop moches, un peu comme un slim fait désormais trop 2005 : ils correspondent à une époque et à un look dont on préférerait ne pas se souvenir. Rien de grave, mais parfois, vos tatouages vous embarrassent comme des photos de vous ado, mal fagoté·e, qui pensiez pourtant, au moment d'être immortalisé·e, être la personne la plus stylée de France, au moins. Ce genre de gêne.

Je ne cache rien pour autant, et j'aime être décorée de cette façon : je porte des moments, pas des projets (attention, cette façon d'appréhender le tatouage est très personnelle et ne garantit en aucun cas la qualité ou la beauté des motifs, encore moins leur technicité).

Pour toutes ces raisons, je ne me suis pas sentie bien légitime à l'idée de rédiger les mots que vous lisez. Si j'ai fini par accepter, c'est parce qu'au-delà de la pratique artistique, il était surtout question pour ce livre et son autrice, Naomi Clément, de mettre en lumière des femmes, des artistes, des histoires particulières et des chemins de vie inspirants, du genre à donner de la force à celles qui se disent encore que leur rêve ne leur est pas accessible, et à celles qui recevront les tatouages de ces femmes-là.

Parce que l'on a besoin de modèles, de représentations de tout ce que peut être une femme. Parce que l'on a besoin de *success stories* traversées par le travail, la résilience et la transcendance d'un milieu, d'une culture ou d'une classe. Parce que l'on a besoin de se frotter à des parcours marqués par les écueils rencontrés quand on se définit, entre autres choses, comme appartenant au sexe trop longtemps qualifié de « faible ». On en a besoin, parce qu'il n'y a pas plus de faiblesse chez un genre que chez l'autre, et parce que l'on peut choisir de se concentrer d'abord sur les forces. Parce qu'elles existent, en chacune (je le note au féminin, parce que ça, la majorité des garçons l'apprennent si tôt qu'il n'est pas forcément nécessaire de le leur rappeler), et pour toujours.

Il faut connaître sa force et s'affranchir de ce qui la bride. *Time's up*, il était temps, mais surtout : *THE TIME IS NOW*.

C'est le moment, pour toutes les femmes, d'exister totalement, de se déployer sous le regard adouci des autres femmes et des hommes qui ont compris et prennent le chemin de l'égalité entre humains et de l'écoute de celles et ceux qui les ont trop longtemps subis.

Ce livre est une ode à la force des femmes, une inspiration à prendre la route qui convient, qui fait sens pour chacune, tatouage ou pas. Dans vos mains, un chœur de femmes chante les possibles, la détermination et le désir, si puissant qu'il rend les grands rêves atteignables. Et très joyeux.

« Les femmes
sont plus fortes
ensemble. »



Le mot de l'autrice



Aussi loin que je m'en souviene, j'ai toujours aimé raconter des histoires. Que ce soit à l'écrit, au travers de mes premiers journaux, ou à l'oral, lors de mes années d'études littéraires, l'idée de faire vivre les aventures d'un personnage (fictif ou réel) a toujours suscité en moi une vive émotion.

Devenir journaliste m'a permis de faire perdurer cette émotion. Depuis mes débuts en 2014, je n'ai cessé de partir à la rencontre de personnalités hautes en couleur, dans le but de partager avec le plus grand nombre leur trajectoire, leur vision, leurs sentiments. Biberonnée au rap et au R&B des années 1990 et 2000, je me suis très vite donné pour mission d'interroger et de mettre en lumière les talents les plus prometteurs de cette scène musicale, parmi lesquels Jorja Smith, Cardi B, Stefflon Don ou encore Kali Uchis – beaucoup de femmes, ai-je réalisé *a posteriori*.

Mais j'ai aussi beaucoup écrit sur le tatouage, une thématique qui n'a pas échappé à Camille Ancel, sans laquelle ce livre n'aurait jamais vu le jour. Il faut dire que j'ai été assez tôt attirée par cette pratique. Mon enfance a été traversée par plusieurs adultes arborant fièrement leurs tatouages. Enfant sage, élève modèle, j'ai tout de suite été fascinée par cet ornement encore largement associé aux « mauvais garçons » dans les années 1990. Adolescente, l'idée de me réapproprier un corps dans lequel je n'étais pas à l'aise a achevé de me guider vers lui. À 18 ans, je franchissais les portes d'un salon de Châtelet pour me faire encren une phrase en anglais (mi-poétique, mi-nulle) sur le bas de la nuque.

Toutefois, ma véritable rencontre avec le tattoo s'est faite en 2013, lors de la réouverture du Mondial du Tatouage, au Centquatre à Paris. Traverser ces immenses allées sous le bruit incessant des dermographes*, observer

ces tatoueur·se·s venu·e·s des quatre coins du monde donner corps à leurs œuvres, me rendre compte de la richesse des styles qui composent cet art... Tout cela a été pour moi une grande révélation. À la suite de celle-ci, une autre mission m'est alors apparue : celle de donner la parole aux artistes-tatoueur·se·s, dont le talent commençait tout juste à être reconnu par le grand public en France au début des années 2010.

S'en sont suivies de nombreuses interviews à travers le globe : à Los Angeles avec Mark Mahoney, légende vivante du tattoo ; par mails interposés avec Tati Compton, qui m'a par la suite orné le poignet droit de ses serpents mystiques ; à Paris, avec des pionniers tels que Bill Atkinson, Filip Leu, Luke Salmon... En 2015, j'ai même réussi à convaincre ma tante Mawa, hôtesse de l'air, de m'emmener à Yokohama pour rencontrer Horiyoshi III, icône du tatouage traditionnel japonais (accessoirement affilié aux yakuzas). J'avais 23 ans.

Ces années passées à m'entretenir avec des artistes au vécu, au langage et aux tempéraments des plus éclectiques m'ont fait réaliser que l'interview s'était installée dans ma vie comme un mode de communication à la fois galvanisant et édifiant. Celui qui me permet de me connecter de façon instantanée à un·e total·e inconnu·e, d'en découvrir le plus possible sur lui·elle, et d'en apprendre toujours plus sur moi-même. En le pratiquant année après année, cet exercice m'a permis de trouver ma place, de m'affirmer grâce à l'autre. Il m'a encouragée à être davantage à l'écoute, à savoir détecter à quel moment pousser la porte – ou au contraire, la laisser se refermer.

Ce livre, mon tout premier, est la somme de mes huit années de journalisme. Il fait le lien entre mon exercice favori (l'interview), l'un de mes sujets de prédilection (le tatouage), et l'idée de mettre en avant des parcours encore trop souvent invisibilisés : ceux des femmes dans le monde du tattoo. Comme de nombreuses autres formes d'expression, le tatouage a longtemps été dominé par les hommes ; pourtant, ce milieu doit beaucoup aux femmes, qui ont activement participé à sa démocratisation. Ce livre est un moyen de les désinvisibiliser, de rendre hommage à leur contribution.

Je dois d'ailleurs vous avouer qu'il n'a pas été facile de choisir les dix artistes que vous y croiserez : si les tatoueuses se comptaient sur les doigts de la main en France il y a une vingtaine d'années, elles sont aujourd'hui légion, et n'hésitent pas à afficher leur talent sur Instagram (pour mon plus grand plaisir). La sélection qui s'offre à vous a ainsi été guidée par une triple volonté :

représenter l'ancienne et la nouvelle génération de tatoueuses françaises ; exposer la diversité des styles qui animent cette scène ; et mettre en avant plusieurs tatoueuses racisées (une tâche qui m'est chère, en tant que métisse, mais qui n'a pas été aisée au vu du passif de ce milieu).

Au fil de ces pages, introduites par les paroles puissantes d'Agathe Rousselle et illustrées par les photos magnétiques d'Hélène Tchen, vous allez rencontrer Dodie, Laura Satana et Léa Nahon, iconiques pionnières sur le devant de la scène tattoo française ; vous plongerez dans les univers d'Eva Edelstein, connue pour ses fleurs colorées, et d'Alexia Yumcha, qui offre à ses client·e·s des talismans protecteurs ; vous découvrirez l'œuvre engagée de L'Andro Gynette et ses jeux de mots féministes, mais aussi celle de Léa Le Faucon, dont les dessins sont nourris par des valeurs écoféministes ; sans oublier Blum, qui transforme ses tatouages ornementaux en armures, Poly et ses portraits de femmes-guerrières hyperréalistes, et Emy Wald, dont la conception du tattoo se situe à la lisière entre conte et thérapie.

Ce livre, écrit avec toute ma bienveillance, peut ainsi être abordé par plusieurs prismes. Il s'adresse tout d'abord à celles et ceux qui chercheraient à franchir le pas pour un premier tatouage, à s'en offrir d'autres, ou qui sont tout simplement en quête de nouveaux horizons visuels. Il entend également offrir une approche documentaire et technique sur ce métier, si ancien et si singulier. Enfin, je le conçois comme un recueil de parcours de femmes, des femmes qui se sont battues pour imposer un style, une personnalité, une approche humaine. Des portraits où puiser de la force pour nos propres parcours, au quotidien.

Ce livre, en somme, est une ode à celles qui ont suivi leur instinct et cru en leurs rêves. Entrer dans l'univers de ces tatoueuses, gagner leur confiance, coucher sur papier une partie de leur vie, a d'ailleurs été pour moi très stimulant : ces rencontres m'ont permis de trouver un peu plus ma place en tant que femme, en tant que journaliste (et désormais autrice !), mais également de porter un nouveau regard sur le tattoo, que je considère plus que jamais comme un art, riche et infini. Je retire de ce voyage par les mots une grande fierté. Ces mots, leurs mots, *leur parole*, je suis fière de la partager avec vous aujourd'hui.

Puisse-t-elle susciter en vous de l'inspiration – et, pourquoi pas, une vive émotion.



Dodie

Fleurs de peau ✨ ✨ ✨

Il y a une vingtaine d'années, le tatouage était encore considéré comme une pratique marginale, un acte seulement perpétré par une horde de « mauvais garçons » et de quelques rares « mauvaises filles ».

Aujourd'hui, le tatouage est partout. Inscrit sur la peau d'un peu plus d'un·e Français·e sur dix¹, cet art ancestral s'invite régulièrement à la télévision et dans la presse. En 2017, il fait même son entrée au musée du Quai-Branly dans le cadre de l'exposition « Tatoueurs, Tatoués² ».

L'un des visages les plus médiatisés de cette culture est celui d'Élodie Briet, plus connue sous le nom de Dodie. Depuis ses débuts à Marseille à la fin des années 1990, cette native de Saintes-Marie-de-la-Mer n'a cessé d'emmener son art vers d'autres horizons, s'imposant au fil du temps comme l'une des artistes les plus prisées de sa génération. Suivie par près de 135 000 personnes sur Instagram, elle est depuis 2019 à l'affiche de l'émission *Tattoo Cover*, diffusée chaque semaine sur TFX. Pionnière emblématique, Dodie a donc vu le sort du tatouage basculer d'un extrême à l'autre, passant progressivement d'une pratique stigmatisée à un phénomène de société dont on fait désormais des émissions, des reportages, des expositions – et, visiblement, des livres.

Ainsi, Dodie (qui aime aussi se faire appeler par son deuxième prénom, Frieda) est la première femme à laquelle j'ai pensé pour cet ouvrage. Il me paraissait tout naturel qu'elle ouvre cette série de conversations. Le jour de notre rencontre *via* FaceTime, la fondatrice du salon L'Heure Bleue (Lyon) puis de Spread Love Tattoo (Toulouse) est assise au cœur d'une grande maison boisée, quelque part entre le Tarn et l'Hérault. « Je suis tellement bien ici, juste à côté des montagnes ! » lance-t-elle. Elle me paraît exactement comme sur les selfies partagés sur son compte Instagram, où l'on peut chaque jour admirer son style ornemental poétique fait de ces larges et délicates fleurs noires dont elle est devenue la grande spécialiste. Vêtue d'une chemise bohème, le nez décoré d'un large anneau et la peau parsemée d'encre, Dodie a des airs de prêtresse intemporelle, apaisée et à l'écoute. Mais son récit et le langage sans fard qu'elle emploie trahissent une vie à cent à l'heure – une vie faite de combats, d'acharnements, et de grands succès.

1. Selon une étude publiée par l'Ifop en 2017, 14 % de la population française est aujourd'hui tatouée. 16 % des femmes françaises seraient tatouées, contre 10 % des hommes (« Plus d'un Français sur dix est tatoué ! », *Le Parisien*, 17 janvier 2017).

2. L'exposition « Tatoueurs, Tatoués », inaugurée en 2017 au musée du Quai-Branly.



« Le tatouage, ce n'était pas "un truc de fille". »

On dit de toi que tu es la première tatoueuse de ta génération...

Il y avait quelques tatouées avant que je ne débute, issues des années 1980. Mais elles étaient peu nombreuses et, surtout, il n'y a pas vraiment eu de relève entre leur génération et la mienne. Plutôt comme une espèce de vide. Donc oui, de la période fin 1990, je dirais que je suis dans les premières. Il y avait également Laura Satana et Léa Nahon [dont vous pourrez lire les entretiens p. 29 et p. 41, N.D.L.R.], mais on exerçait chacune dans notre coin. Comme je suis un tout petit peu plus âgée qu'elles, j'imagine que c'est pour cela qu'on m'a attribué ce titre.

À quoi ressemblait le monde du tatouage quand tu as débuté, en 1997 ?

Comment te dire... [Rires.] C'était un monde essentiellement masculin, à 97 %. Un milieu très alternatif, rempli de bikers, de punks, de skins, de gothiques – tous les milieux de la musique underground, en somme. C'était un milieu très marginal, aussi : il y avait beaucoup de prostituées, de mafieux... À ce moment-là, je faisais mes débuts à

Marseille [chez Fantasy Tattoo, N.D.L.R.], et je tatouais sur le Vieux-Port, donc j'ai dû m'occuper de beaucoup de bidasses, de militaires, de légionnaires... Si les clichés que l'on a aujourd'hui sur le tatouage ne sont plus vraiment d'actualité, ils étaient bien réels à cette époque.

Et toi, comment as-tu fait ton entrée dans ce milieu ?

J'étais moi-même issue de ce monde marginal. J'étudiais aux Beaux-Arts de Saint-Étienne (entre 18 et 20 ans), je faisais de la musique, j'écoutais beaucoup de punk, de garage, de psychobilly, j'adorais les bécanes, j'étais à fond dans le délire Kustom Kulture*³... J'étais vraiment ancrée dans cette culture, dans cette communauté. Et puis j'étais un peu révoltée contre le système. Imaginer qu'il me faudrait entrer dans un moule et aller bosser dans une entreprise tous les jours, c'était impossible pour moi. Attention, je ne critique pas du tout les gens dont c'est le mode de vie ; simplement, j'avais du mal à me projeter là-dedans. Résultat, j'ai vécu quelque temps dans la rue, dans des squats, dans des coloc'..., ce qui me permettait

« C'est éprouvant,
de te retrouver seule
face à la peau. »

3. Les mots suivis d'une astérisque sont définis dans le lexique, p. 152.

d'éviter le schéma métro-boulot-dodo pour pouvoir me consacrer entièrement à l'art et explorer ma créativité.

Le tatouage est donc arrivé comme une évidence, puisque je dessinais et que j'aimais toute la culture qui entourait cette discipline. J'ai d'abord commencé par dessiner des planches de flashes* que je vendais à des tatoueurs. Et puis, au bout d'un moment, on a commencé à me dire : « Mais attends, c'est con, tu pourrais tatouer toi aussi ! » Cependant, à l'époque, ça n'allait pas de soi, et on passait vraiment par une phase d'interrogation, parce que **le tatouage, ce n'était pas « un truc de fille »**. Il m'est arrivé plusieurs fois de me dire : « Non mais attends, moi je suis une fille, donc je vais juste dessiner et donner mes dessins aux tatoueurs, parce que eux, ce sont des hommes... » On est tellement conditionnées par ce sexisme ambiant qu'on se dit qu'on va rester tranquillement à notre place – sans même qu'on nous l'ait demandé. Mais bon, tu t'en doutes : je ne me suis pas dit ça très longtemps [Rires.]. Au bout d'un moment, je me suis lancée.

Te souviens-tu du tout premier tatouage que tu as fait ?

Bien sûr ! C'était en 1997. Je me le suis fait sur moi-même, et le deuxième, sur ma mère. Me tatouer moi, ça allait, parce que si je me ratais, ce n'était pas très grave – et puis j'étais tellement concentrée que j'en ai oublié la douleur. En revanche, tatouer quelqu'un d'autre (que ce soit ma mère ou toutes les autres personnes que j'ai

tatouées pendant cette première année) a été très compliqué, émotionnellement. C'est très, très, très stressant de tatouer quelqu'un. En plus, je n'avais pas de maître d'apprentissage. Avant d'arriver à Marseille, Christopher Perkins⁴, premier tatoueur de Montpellier, m'a appris à souder les aiguilles (parce qu'à l'époque, on les soudait soi-même), à régler une machine et à faire un trait propre. Mais pour le reste, j'ai dû tout apprendre seule. Il faut dire que j'ai eu tellement de déboires avec des tatoueurs... Entre ceux qui veulent te baiser, les fachos, les problèmes de jalousie..., j'en ai à revendre, des histoires du genre ! Un jour, j'en ai eu marre et je me suis dit : « Bon, je ne suis pas plus con qu'une autre, je vais y arriver. » Et j'y suis arrivée. Mais c'est vrai que **c'est éprouvant, de te retrouver seule face à la peau** comme ça, face à tout ce qui peut se passer... C'est pour cela qu'apprendre ce métier a été très long, parce que ça s'est fait de manière quasi autodidacte. Aujourd'hui, il faudrait six mois à une personne qui trouve un apprentissage* pour apprendre ce que j'ai été capable de maîtriser au bout de deux ans.

« Il fallait faire
tes preuves, et une
fois que tu avais été
acceptée, tu étais
une princesse. »

4. En 1985, Christopher Perkins ouvre la toute première boutique de tatouage de Montpellier. Il est depuis 2005 installé près de la gare.



Qu'est-ce que tu tatouais à cette époque ?

Tout ce que les clients me demandaient ! J'étais une prestataire de services. À l'époque, il n'était pas question de s'improviser artiste et d'imposer ton style (sauf chez certains grands que l'on comptait sur les doigts de la main, il devait y avoir cinq tatoueurs de renom à cette époque en France). Un bon tatoueur, c'était avant tout un bon dessinateur, quelqu'un qui était capable de reproduire un dessin à l'identique, de savoir le transposer en tatouage (parce que tous les dessins ne sont pas adaptés au tatouage), d'être de bon conseil sur un motif qui allait bien vieillir dans le temps... Côté dessin, on tatouait surtout des petites pièces. Rien à voir avec les grosses pièces d'aujourd'hui. On ne se tatouait pas la gueule non plus, on ne faisait pas de demi-manchettes... C'étaient surtout des petits papillons, des petits signes chinois, des petits dauphins... Dans ce milieu, tout le monde avait son *petit* tatouage. Les gens qui faisaient des tatouages vraiment imposants étaient des marginaux.

Comme tu l'as dit tout à l'heure, les femmes étaient quasiment inexistantes dans la profession à ce moment-là. Cela a-t-il pesé sur tes épaules à tes débuts ?

Ce serait mentir que de dire le contraire. Mais finalement, oui et non, parce que... En fait, j'étais tellement conditionnée dans ma position de femme que... ça va peut-être choquer plein de nanas ce que je vais dire (moi-même ça me choquerait d'entendre ça aujourd'hui, il faut le remettre dans le contexte), mais à cette époque, je me disais surtout : « Wow, j'ai de la chance,

j'ai été acceptée par les hommes ! », tu vois ? D'autant qu'une fois que ces mecs te validaient dans leur milieu d'hommes, ils te protégeaient. Certains te mettaient même sur un piédestal, du genre : « C'est une nana, il n'y en a pas beaucoup, donc respecte-la. » C'était comme une sorte de bizutage (ce qui est très sexiste et n'a aucun sens, on est bien d'accord) : **il fallait faire tes preuves, et une fois que tu avais été acceptée, tu étais une princesse.** Et donc en vérité, il y avait quelque chose d'assez chouette, dans le fait de faire partie de cette communauté-là, à cette époque. Et puis, j'étais fière aussi, d'avoir bravé ces espèces de règles et de codes sexistes.

Après, bien sûr, j'ai rencontré une tonne de connards, et je pourrais écrire un livre d'anecdotes à leur sujet. *[Rires.]* La plupart sont à mourir de rire d'ailleurs, parce qu'à ce stade, ce n'est même plus du sexisme, c'est de la bêtise – et il vaut mieux en rire que de gaspiller de l'énergie là-dedans. Mais je n'ai jamais été victime de violence ou d'abus au sein de cette communauté (ce qui ne veut pas dire que ça n'est pas arrivé à d'autres tatoueuses à cette période, et même aujourd'hui...). Et puis j'ai commencé à tatouer chez des bikers qui étaient relativement connus à l'époque, donc je peux te dire que personne ne me faisait chier. *[Rires.]* Peut-être que si je n'avais pas eu cette protection, ça n'aurait pas été la même chose.

« Il était hors de question que je me fasse remarquer parce que j'ai une chatte et des seins. »

Au début des années 2000, tu tatoues donc ce que tes client·e·s te demandent. Comment es-tu parvenue à trouver ton « propre » style ?

J'ai donc commencé à travailler à Marseille, où je suis restée deux ans et où je tatouais de tout. C'était vraiment l'usine ! D'ailleurs, c'est là que je me suis rendu compte de la dimension sociale du tatouage : les gens se confient beaucoup, ce qui n'est pas toujours simple, car on tatouait beaucoup de marginaux, des gens avec de fortes personnalités... C'était très fatigant psychologiquement, épuisant même. Et puis Marseille, ce n'est pas une ville qui me convenait niveau mentalité. Au bout de deux ans, je suis partie m'installer en Bretagne, à Rennes. J'étais punk à fond, et cette région, c'était vraiment l'endroit où il fallait être si tu étais de cette mouvance, dans les années 2000.

Une fois en Bretagne, j'ai eu des demandes vachement plus en accord avec ma culture : moins de papillons, moins de sigles de l'OM [rires]... C'était vraiment plus punk, on me demandait des hirondelles, des étoiles noires... Je tatouais beaucoup de redskins et de punks quand j'étais à Rennes, parce que j'étais très antifachos. J'ai tatoué le crâne du chanteur des Mass Murderer par exemple ! En fait, c'est dans cette ville que j'ai commencé à m'exprimer, artisti-

quement. Je suis partie dans mes délires : léopard, new school graffiti très coloré, fleurs psychédélices... Je tâtonnais encore, mais malgré tout, j'avais déjà un style.

Parallèlement, ma vie personnelle était très compliquée. Je ne l'ai pas dit pendant très longtemps, mais à cette époque, le père de ma première fille me battait. On vivait dans une ambiance très *dark*, on était dans la défonce... Au bout de deux ans, tout ça a fini par me faire péter un plomb. J'étais épuisée, éprouvée. Et donc, après une grosse dépression pendant laquelle j'ai été hospitalisée, j'ai décidé de me tirer de Rennes, de m'éloigner de mon bourreau. De laisser derrière moi tous mes tourments et mes démons. C'était en 2002.

J' imagine que ça a eu un impact sur tes tatouages...

Oui ! Disons qu'à la suite de cet épisode, je suis passée par une phase de remise en question générale de ma vie, de mes choix, donc de ma vision du tatouage. Je me suis interrogée sur les raisons pour lesquelles je faisais ce métier, sur ce que je voulais en retirer... D'autant que la scène du tatouage changeait énormément à ce moment-là, il y avait de plus en plus d'artistes, de gens qui se faisaient repérer pour leur style... Tout ça a abouti à un énorme bordel dans ma tête. Et donc, après sept ans de pratique, j'ai décidé d'arrêter complètement le tatouage. J'ai pu vivre du RMI (revenu minimum d'insertion), je me suis guérie de ma dépression et je suis partie m'isoler à la campagne, en région lyonnaise, pour m'envoler vers une vie ultra-saine, vers une autre philosophie. Je me suis rapprochée de la nature et je me suis transformée à son contact.

Pendant un peu plus d'un an, je n'ai fait que peindre et dessiner... Cette pause a vraiment nourri ma créativité et m'a permis de renouer petit à petit avec le tatouage. En 2005, j'ai intégré l'équipe de Tribal Act [célèbre salon de tatouage à Paris où Dodie tatouera jusqu'en 2010, N.D.L.R.]. J'étais toujours basée dans ma campagne, mais je m'y rendais chaque mois. À ce moment-là, j'avais un style néo-trad psyché, un peu dans la mouvance de ce salon. Et puis à cette même période, autour de 2005, j'ai ouvert une page MySpace (il n'y avait pas encore Instagram !) sur laquelle j'ai commencé à partager mes dessins destinés à être tatoués, et là... badaboum, les demandes se sont mises à pleuvoir ! Dans la foulée, *Tatouage Magazine* est revenu vers moi. Ils avaient voulu m'interviewer quelques années plus tôt, alors que je savais à peine tatouer, sous prétexte que j'étais une femme ; et avec mes convictions féministes, **il était hors de question que je me fasse remarquer parce que j'ai une chatte et des seins**, mais parce que j'avais un truc à montrer. Cette fois, c'était le cas. Résultat : je me suis retrouvée avec sept pages dans la revue. C'était génial !

« C'est en se laissant aller et en écoutant nos client.e.s qu'on arrive à évoluer et à perdurer dans le temps. »

Et c'est à cette même période que tu commences à intégrer de la dentelle dans tes tatouages...

Exactement. Ne me demande pas pourquoi, ça m'a pris comme ça ! J'intègre donc de plus en plus de dentelle dans mes tatouages, et un jour, une cliente me demande... un *oiseau* en dentelle. Je me suis tout de suite dit que ça allait être horrible. [*Rires.*] Mais bon, je n'avais pas envie de la décevoir, et puis j'avais besoin de bouffer, donc je ne pouvais pas refuser. La veille du tatouage, je n'avais toujours rien et je me maudissais d'avoir accepté. Je finis par pondre un dessin avec de la dentelle, un effet pochoir sur le corps de l'oiseau, des plumes par-ci par-là... Et en fait, j'ai trouvé ça super cool ! La cliente a adoré, j'ai partagé le tatouage en ligne, et là... ça a cartonné de plus belle ! À ce moment-là, on était en 2012, je n'étais plus chez Tribal Act et ma cote de popularité était redescendue depuis l'article de *Tatouage Magazine*. Enceinte de ma deuxième fille, je tatouais chez moi, dans ma campagne lyonnaise, tout en faisant quelques guests* ici et là... Je devais à nouveau faire mes preuves, parce que **rien n'est jamais acquis dans ce milieu**. Et puis là, d'un coup d'un seul, grâce à cet oiseau en dentelle, ma cote est remontée en flèche !

Donc je me suis mise à insérer beaucoup de dentelle dans mes motifs. Et puis, de fil en aiguille, j'y ai ajouté des fleurs en couleur, pour contraster avec la dentelle ; jusqu'au jour où une cliente m'a demandé des fleurs en noir et blanc. *Idem*, je me suis dit que ça allait être horrible [*Rires.*], mais le client est roi, donc je m'y suis collée en faisant des pétales très, très clairs, de façon à ce que la dentelle continue de ressortir.



